

## Methodos

Savoirs et textes

19 | 2019

Dire et vouloir dire dans les arts du langage anciens et tardo-antiques

---

### Platon sur ONOMA, PHMA et ΛΟΓΟΣ : théories du ΣΗΜΑΙΝΕΙΝ en *Sophiste* 261d-262<sup>e</sup>

*Plato on ONOMA, PHMA and ΛΟΓΟΣ: theories of ΣΗΜΑΙΝΕΙΝ in the Sophist 261d-262e*

Francesco Fronterotta

---



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/methodos/5703>

ISSN : 1769-7379

Éditeur

Savoirs textes langage - UMR 8163

---

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2019.

---

# Platon sur ONOMA, PHMA et ΛΟΓΟΣ : théories du ΣΗΜΑΙΝΕΙΝ en *Sophiste* 261d-262<sup>e</sup>

*Plato on ONOMA, PHMA and ΛΟΓΟΣ: theories of ΣΗΜΑΙΝΕΙΝ in the Sophist  
261d-262e*

Francesco Fronterotta

---

Pour Mario Vegetti, in memoriam

*Je remercie Walter Cavini, Franco Ferrari, Walter Leszl et Mario Vegetti, qui ont eu la gentillesse de lire ces pages et de me faire part de leurs remarques et de leurs critiques ; je suis évidemment responsable de toute erreur qui pourrait subsister.*

- 1 Je me propose d'examiner, dans cet article, la conception platonicienne du λόγος en *Sophiste* 261d-262e, pour essayer de mettre en lumière, d'abord et surtout, (1) les conditions auxquelles un discours « signifie » quelque chose, ensuite (2) le critère de vérité du discours « signifiant » qui est établi en 263b-d, pour vérifier (3) si celui-ci est valide, rétrospectivement, pour toute forme de σημαίνειν, y compris le ὀνομάζειν, si, bien entendu, l'ὀνομάζειν peut compter parmi les formes du σημαίνειν. Je vais en premier lieu présenter une paraphrase et un commentaire d'ensemble, assez élémentaires, de ce passage, pour me concentrer après sur les questions que je viens d'évoquer<sup>1</sup>.

## ΛΟΓΟΣ et ΣΗΜΑΙΝΕΙΝ en *Sophiste* 261d-262e

- 2 L'Étranger, qui mène la discussion avec Théétète, reprend en 261d1-3 le parallèle qu'il avait introduit en 252e9-253a6, au cours de la longue analyse consacrée à la κοινωνία τῶν γενῶν, entre les formes et les lettres de l'alphabet (περὶ τῶν εἰδῶν καὶ τῶν γραμμάτων), pour l'employer maintenant, de la même façon, en relation aux noms (περὶ τῶν

ὀνομάτων ... ὡσαύτως). Comme c'était donc le cas pour les formes, il faut se demander à présent (261d6-7) si les noms

« peuvent tous se joindre les uns aux autres, ou si aucun d'entre eux ne le peut, ou si enfin les uns le peuvent et les autres ne le peuvent pas »<sup>2</sup>

- 3 Par analogie avec l'examen précédent, Théétète choisit, avec une certaine légèreté, la dernière option (261d8), dont il ne comprend cependant pas toutes les implications, si bien que l'Étranger doit préciser en 261d9-e2, non sans que Théétète manifeste son hésitation (261e3-4), qu'au niveau des noms cela comporte que

« peuvent se joindre les noms qui, prononcés l'un après l'autre, révèlent quelque chose, alors que ceux-là ne le peuvent qui, dans leur succession, ne signifient rien »<sup>3</sup>

- 4 On ne peut alors parler d'un accord ou d'une union réels entre les noms que lorsque leur succession (συνέχεια), c'est-à-dire le fait de les prononcer les uns après les autres (ἐφεξῆς λεγόμενα), révèle (δηλοῦντα) ou signifie (σημαίνοντα) quelque chose, et qu'elle est donc douée de sens (ce sens coïncidant précisément avec le « quelque chose », quel qu'il soit, qui est révélé ou signifié) ; car une succession de noms qui ne révèle ou ne signifie rien (μηδέν), et qui n'est donc pas douée de sens (c'est-à-dire du quelque chose, quoi qu'il soit, qui n'est ni révélé ni signifié par la succession), ne manifeste aucun accord ni aucune union réels.

- 5 On comprend mieux ainsi le parallèle entre les noms et les lettres de l'alphabet, qui, elles aussi, ne s'unissent pas toutes dans n'importe quelle succession, car seules les successions de lettres qui comprennent des voyelles et des consonnes forment des syllabes et des mots ; de même pour les noms, comme l'Étranger l'explique (261e4-262b3), il faut distinguer deux genres (διττὸν γένος), non pas, évidemment, de lettres, mais de « révéléteurs vocaux de l'être » (τῶν τῆ φωνῆ περὶ τὴν οὐσίαν δηλωμάτων), ce syntagme indiquant d'une manière approximative et non technique, mais simplement « en quelque sorte » ou « dans une certaine mesure » (που), qu'il y a deux types de noms qui révèlent par leur expression vocale (τῆ φωνῆ, « par la voix ») autant d'aspects différents de l'être d'une chose. Il s'agit des « noms », le terme ὄνομα étant employé ici dans son sens propre de « substantif » et non plus, par extension, de « terme linguistique » en général, et des « verbes » (ῥήματα) : les uns, les noms, qui représentent un « signe vocal » (σημεῖον τῆς φωνῆς) « appliqué à ceux qui accomplissent des actions » (ἐπ' αὐτοῖς τοῖς ἐκείνας πράττουσι ... ἐπιτεθέν), qui signifie par conséquent, d'un point de vue syntactique, le sujet d'une proposition et, d'un point de vue fonctionnel, l'agent d'une action ; les autres, les verbes, qui constituent un « révéléteur qui concerne les actions » (ἐπὶ ταῖς πράξεσιν ὄν δήλωμα), qui révèle de son côté, d'un point de vue syntactique, le prédicat d'une proposition et, d'un point de vue fonctionnel, l'action accomplie par un agent<sup>4</sup>. Cela étant, l'Étranger revient sur le parallèle entre les termes linguistiques et les lettres de l'alphabet, dont il faut tirer maintenant la leçon : comme dans le cas des voyelles et des consonnes qui ne peuvent composer un mot que si elles sont mélangées, les noms et les verbes prononcés en succession (συνεχῶς λεγομένων), mais séparément les uns des autres (ῥημάτων χωρὶς ὀνομάτων λεχθέντων), ne forment pas un discours, car un λόγος se distingue d'une simple succession de termes linguistiques (συνεχῶς ὡδε λεγόμενα ταῦτα οὐκ ἔστι λόγος) par le fait qu'il implique une union ou un accord réels de ces termes, ce qui, en constituant son « sens », le rend « signifiant », autrement dit « révéléteur » de quelque chose. Le caractère fondamental du λόγος, s'il est tel, est donc

d'être « signifiant » (σημαίνων), ou doué d'un sens, et posséder un sens c'est « révéler » (δηλών) quelque chose, quoi qu'il soit<sup>5</sup>.

- 6 C'est ce que montrent les exemples évoqués juste après, d'abord par l'indication d'une succession de verbes (262b5-8), puis d'une succession de noms (262b9-c2). Car tous les verbes « qui signifient des actions » (ὅσα πράξεις σημαίνει ῥήματα), même prononcés les uns après les autres (κἄν πάντα τις ἐφεξῆς αὐτ' εἴπη), ne font pas un discours : « marche, court, dort », chacun de ces trois verbes « signifie » certainement, dans la mesure où il « révèle » quelque chose, c'est-à-dire l'action qu'il désigne, mais sa succession avec les autres verbes n'est qu'une juxtaposition sans accord et sans union réels, qui ne « signifie » donc pas, parce qu'elle ne « révèle » rien dans son ensemble ; et de même pour les noms, « qui sont employés pour ceux qui accomplissent des actions » (ὅσα τε ὀνόματα τῶν τὰς πράξεις αὐτῶν πραττόντων ὠνομάσθη), leur succession n'est pas un discours non plus (καὶ κατὰ ταύτην δὴ τὴν συνέχειαν οὐδεὶς πω συνέστη λόγος) : « lion, cerf, cheval », chacun de ces trois noms, encore une fois, « signifie » certainement, dans la mesure où il « révèle » quelque chose, c'est-à-dire la chose qu'il nomme, mais sa succession avec les autres noms ne fait que les juxtaposer, sans les unir par un accord réel, et par conséquent elle ne « signifie » pas, parce qu'elle ne « révèle » rien dans son ensemble. D'où la conclusion (262c2-d1), sur laquelle je reviendrai, que, « ni d'une manière ni d'une autre » (οὔτε οὕτως οὔτ' ἐκείνως), les termes prononcés (τὰ φωνηθέντα) ne révèlent aucune action ni aucune inaction (οὐδεμίαν ... πρᾶξιν οὐδ' ἀπραξίαν), aucune réalité qui est ni aucune réalité qui n'est pas (οὐδὲ οὐσίαν ὄντος οὐδὲ μὴ ὄντος)<sup>6</sup>, avant qu'il n'y ait la conjonction de noms et de verbes qui est la condition nécessaire pour la composition du λόγος : ce n'est qu'alors qu'il y a un λόγος, « le premier et le plus petit » (ὁ πρῶτός τε καὶ σμικρότατος), suite à la condition minimale d'une πρώτη συμπλοκή qui consiste en l'union la plus élémentaire, c'est-à-dire celle d'un seul verbe et d'un seul nom, comme dans le cas, introduit par l'Étranger, de la proposition « un homme apprend » (ἄνθρωπος μαθαίνει), qui se présente comme « le discours ... le plus simple et premier » (λόγον ... ἐλάχιστον τε καὶ πρῶτον), dont il faut maintenant examiner les caractéristiques qui sont au nombre de quatre<sup>7</sup>.
- 7 D'abord (262d2-7), comme on le sait déjà, un λόγος unit ou combine les verbes avec les noms (συμπλέκων τὰ ῥήματα τοῖς ὀνόμασι), et il coïncide avec cette combinaison ou connexion à proprement parler (τῷ πλέγματι τούτῳ τὸ ὄνομα ἐφθεγγάμεθα λόγον)<sup>8</sup>. C'est précisément dans cette mesure qu'un λόγος « révèle » (δηλοῖ), et donc signifie, « en quelque manière » (που), à propos des choses qui sont ou qui deviennent, qui sont devenues ou qui deviendront (περὶ τῶν ὄντων ἢ γιγνομένων ἢ γεγονότων ἢ μελλόντων), c'est-à-dire qu'il s'exprime sur un sujet quelconque dont il établit l'état ou la condition (« ce qui est ») ou bien les activités qui lui appartiennent ou les changements qui l'affectent, dans le présent (« ce qui devient »), dans le passé (« ce qui est devenu ») ou dans le futur (« ce qui deviendra »), ce qui implique que « révéler » ou « signifier », pour un discours, ce n'est pas seulement « nommer » quelque chose (οὐκ ὀνομάζει μόνον), lui attribuer un nom, mais associer à quelqu'un ou à quelque chose, en position de sujet, un état ou une condition ou la mise en place d'une action achevée ou subie (ἀλλά τι περαίνει)<sup>9</sup>, en position de prédicat : voilà pourquoi on peut en conclure qu'« un discours dit, et qu'il ne nomme pas seulement » (διὸ λέγειν τε αὐτὸν ἀλλ' οὐ μόνον ὀνομάζειν), et cela en tant que συμπλοκή d'un prédicat et d'un sujet. En deuxième lieu (262d8-e3), et par conséquent, l'Étranger répète de nouveau le critère de signification du discours

suggéré au début de cette section du dialogue (en 261d1-e2) et repris de la discussion précédente sur la *κοινωνία τῶν γενῶν*, selon lequel un *λόγος* se produit nécessairement par la conjonction des deux signes vocaux que sont les noms et les verbes (*καὶ περὶ τὰ τῆς φωνῆς αὐτῶν σημεία ... τὰ δὲ ἀρμόττοντα αὐτῶν λόγον ἀπηργάσατο*), car aucune conjonction signifiante n'est en revanche possible entre les noms et les verbes séparément, c'est-à-dire entre les termes qui appartiennent respectivement à chacun des deux signes vocaux. Ensuite, au *λόγος* ainsi défini il faut encore ajouter deux propriétés, car, s'il est vraiment tel, il doit être un *λόγος τινός*, puisqu'il est impossible qu'il ne soit de rien (*μηδὲ τινὸς ἀδύνατον*, 262e6-7), et qu'il ne se réfère donc à aucune chose ; peu après (262e13-15, 263a5-6 et 263a10-11), l'Étranger et Théétète reviennent à plusieurs reprises sur la nécessité de ce critère de référence objective du discours, dont ils articulent les formes en précisant qu'un *λόγος* non seulement doit être « de quelque chose », ce syntagme étant exprimé par un génitif objectif (*τινός*) ou bien par un adjectif possessif (*ἐμός*, « de moi », en 263a6 et 263a10), mais aussi « autour de quelque chose » (*περὶ τινος*), une construction qui, tout en indiquant d'habitude un complément d'argument, suscite ici une certaine difficulté que je examinerai tout à l'heure. Pour finir (262e9-10), un discours possède aussi une détermination qualitative (*ποιόν τινα*), qui consiste, comme on le constate quelque ligne plus bas (263a12-b3), dans le fait d'être vrai ou faux, ce que montrent les exemples célèbres évoqués par l'Étranger : « Théétète est assis », comme exemple de discours vrai (263a2), et « Théétète, avec qui je parle maintenant, vole », comme exemple de discours faux (263a9). Comme je l'ai annoncé au début, je ne vais pas m'intéresser au statut de ces deux *λόγοι* qui est examiné à partir de 263a, mais simplement, d'une manière indirecte et générale, au critère de vérité qu'ils supposent et qui est mis en lumière en 263b-d, en laissant entièrement de côté le problème redoutable de la nature épistémique de la vérité et des modes de sa détermination que l'Étranger évoque ici<sup>10</sup>, pour m'en tenir essentiellement à la question des conditions de signification du discours dans cette section du dialogue, en essayant d'en indiquer les traits fondamentaux et d'en éclairer quelque difficulté.

- 8 On peut revenir, comme point de départ, à 261d9-e2, où l'Étranger affirme que la seule union réelle de noms, qui par la suite donne lieu au *λόγος* (262a9-b3), est celle qui « révèle » ou « signifie » (*δηλοῦντα ... σημαίνοντα*) quelque chose. Il faut d'abord remarquer que les verbes *δηλοῦν* et *σημαίνειν* sont employés ici comme synonymes, la capacité des noms de « révéler » quelque chose coïncidant en fait avec leur aptitude à « signifier » quelque chose. « Signifier quelque chose » c'est donc « révéler quelque chose » : pour un nom « signifier » ne peut alors vouloir dire que « révéler » ce dont il est le nom, dans un rapport « un à un » entre le nom et la chose dont il est le nom, le nom « signifiant » la chose même qu'il « révèle ». En revanche, pour une succession de noms (*συνέχεια*), c'est-à-dire pour une pluralité de termes linguistiques « prononcés l'un après l'autre » (*ἐφεξῆς λεγόμενα*), son aptitude à « révéler » ou à « signifier » quelque chose ne se produit pas par simple addition à partir des noms qui la composent – comme si la capacité de « révélation » ou de « signification » d'une succession de noms résultait quantitativement de l'assemblage de leurs capacités respectives de « révélation » ou de « signification » – car, comme l'Étranger l'explique, il y a des successions qui « révèlent » ou « signifient » quelque chose, d'autres qui ne « révèlent » ou ne « signifient » rien, ce quelque chose (ou rien) n'étant pas, dans ce cas, une chose singulière, mais un certain « ensemble » de choses dont les successions des noms unissent justement les noms. Le rapport de « révélation » ou de « signification » des noms avec les choses dont ils sont les

noms change donc si l'on emploie (1) un seul nom ou (2) plusieurs noms en succession, car, dans ce second cas, l'aptitude des noms à « révéler » ou à « signifier » n'appartient plus aux noms « un par un » ou à leur simple assemblage quantitatif, et elle ne « révèle » ni ne « signifie » donc plus les choses qui sont dites « une par une » ou dans leur simple juxtaposition, car elle appartient plutôt à la succession des noms qui « révèle » ou « signifie » un certain « ensemble » de choses, ce qui est ainsi « révélé » ou « signifié » (ou qui n'est pas « révélé » ou « signifié ») par la succession des noms n'étant pas une chose singulière ou une simple juxtaposition de plusieurs choses singulières, mais ce qui, en « unissant » réellement les noms qui la composent, fait que cette succession de noms constitue réellement un λόγος susceptible de « révéler » ou de « signifier » un « ensemble » réel de choses, c'est-à-dire, en d'autres termes, la relation (ou l'absence de relation) entre les choses qui forment cet « ensemble ». On a déjà vu que cette condition ne se réalise, comme l'Étranger le précise (262a9-e3), que par la conjonction de noms et verbes, car noms ou verbes employés séparément n'indiquent respectivement que les choses ou les actions singulières que chacun d'entre eux « révèle » ou « signifie » (261e4-262a8 et 262b5-c5) ; la seule union réelle d'une succession de termes linguistiques, qui est à même de produire un discours en « révélant » ou en « signifiant » un « ensemble » réel de choses, est celle qui se fonde sur cette condition minimale de la conjonction d'un nom et d'un verbe, autrement dit d'un sujet qui accomplit une action et d'une action qui est accomplie par un sujet, de manière que le critère de signification d'une succession de termes linguistiques, ou d'un discours, consiste dans un assemblage qualitatif, et non quantitatif, de ces termes, c'est-à-dire en une relation établie nécessairement entre (au moins) un nom et un verbe. Mais cette relation n'est rien d'autre que ce qu'il faut appeler, même si ce terme n'apparaît pas dans cette section du *Sophiste* ou ailleurs chez Platon, « prédication ». On peut donc en conclure que c'est le lien prédicatif, c'est-à-dire la relation d'un prédicat à un sujet, qui représente la condition du λόγος, car sans un lien prédicatif, aucun λόγος n'est possible, dans la mesure où aucune succession de termes linguistiques ne se pose qui soit douée de sens, et qui soit par conséquent capable de « révéler » ou de « signifier » la relation entre les choses et les actions désignées par les termes linguistiques liés dans la prédication. Le lien prédicatif d'un sujet et d'un verbe est alors la condition du λόγος et de sa capacité de signifier, tandis que dans la prédication en tant que telle réside sa signification ou ce qui en est signifié<sup>11</sup>.

- 9 Il faut encore remarquer que si, en conséquence de ce qui vient d'être dit, le λόγος est par définition « signifiant », on ne peut cependant pas soutenir, à l'inverse, que tout ce qui « signifie » c'est un λόγος. On a constaté en effet que tous les termes linguistiques pris séparément signifient aussi, et qu'ils signifient précisément les choses ou les actions dont ils sont les noms ou les verbes, les λόγοι signifiant de leur côté, par les liens prédicatifs entre noms et verbes dont ils sont constitués, les relations entre les choses et les actions désignées par les termes linguistiques liés dans la prédication : il n'y a donc des termes linguistiques signifiants qu'en correspondance avec des choses et des actions qu'ils puissent révéler, car sans les choses ou les actions auxquelles ils renvoient – si ces dernières n'existaient pas du tout – les noms et les verbes ne seraient que des sons inarticulés dénués de sens, c'est-à-dire « non signifiants » dans la mesure où ils ne signifient rien, parce qu'ils n'auraient aucun contenu objectif à révéler ; mais pour qu'il y ait un λόγος, il faut de surcroît qu'un lien prédicatif soit posé entre un nom et un verbe, sans quoi aucun λόγος n'aurait de sens, et il ne serait par conséquent même pas un λόγος,

dans la mesure où il ne disposerait d'aucun contenu objectif à révéler, et qu'il finirait par se décomposer en les termes linguistiques qui le forment, qui, eux, ne cesseraient cependant pas de signifier, même en l'absence d'un lien prédicatif, si les choses ou les actions dont ils sont les noms et les verbes existent, et qu'ils peuvent donc les révéler et y renvoyer. À un premier niveau, l'aptitude à signifier, ou la signification en tant que telle, concerne les termes linguistiques singuliers, les noms ou les verbes, et elle comporte nécessairement une référence aux contenus objectifs existants, choses ou actions, qu'ils révèlent et à qui ils renvoient ; mais à un deuxième niveau, la signification concerne le λόγος, composé d'un nom et d'un verbe au moins, et elle implique nécessairement un lien prédicatif entre eux qui révèle, et qui renvoie à, la relation entre la chose et l'action auxquelles font référence le nom et le verbe liés dans la prédication. À rebours : si aucun lien prédicatif n'est posé entre un nom et un verbe, aucun λόγος n'est possible, mais on dispose encore d'un niveau de signification de base, qui est celui du nom et du verbe qui signifient la chose et l'action qu'ils révèlent et à qui ils renvoient ; en revanche, si aucune chose ou action n'existe, aucune signification n'est possible, car on ne dispose plus d'un contenu objectif qu'un nom ou un verbe puissent révéler, et les termes linguistiques, comme le langage dans son ensemble, ne se réduiront alors qu'à des sons inarticulés. Cela permet à l'Étranger d'établir une distinction fondamentale entre l'aptitude à signifier, d'un terme linguistique ou d'un discours, et le problème de la vérification de la vérité ou de la fausseté de ce qui est signifié, autrement dit de la détermination du critère de la vérité en général, car, comme on vient de le voir, « signifier » ce n'est que « révéler » quelque chose ou « renvoyer à » quelque chose, son contraire étant simplement le fait de « ne rien signifier » ou de « ne renvoyer à rien », ce qui ne paraît pas en soi suffisant pour discerner le vrai du faux, si l'alternative se pose dans ce cas entre « signifier » et « ne rien signifier », ce qui revient à « ne pas signifier », et non pas entre signifier « vraiment » et « fausement », c'est-à-dire, plus exactement, entre signifier « ce qui est vrai » et « ce qui est faux ». Pour ce faire, il faut situer la distinction entre le vrai et le faux sur un autre plan<sup>12</sup>.

- 10 C'est ce que l'Étranger fait à partir de 263b, en parvenant à fixer le critère de vérité suivant : le discours vrai est celui « qui dit les choses qui sont comme elles sont » (λέγει ... ὁ μὲν ἀληθῆς τὰ ὄντα ὡς ἔστιν, 263b4), tandis que le discours faux est celui « qui dit des choses différentes de celles qui sont », c'est-à-dire « les choses qui ne sont pas comme si elles étaient », parce que, tout en disant des choses qui sont, il les dit différemment de ce qu'elles sont (ὁ δὲ δὴ ψευδῆς ἕτερα τῶν ὄντων ... τὰ μὴ ὄντ' ἄρα ὡς ὄντα ... ὄντων δὲ γε ὄντα ἕτερα, 263b7-12), ce qui est encore précisé dans la suite immédiate dans une forme plus élaborée :

« les choses différentes dites comme identiques, c'est-à-dire des choses qui ne sont pas dites comme si elles étaient ... cette union qui vient de verbes et de noms, cela se trouve être réellement et vraiment le discours faux »<sup>13</sup>

- 11 Comme je l'ai déjà répété plus haut, je ne m'attarderai pas sur le statut et sur les implications, ontologiques et épistémologiques, de ce critère de vérité, car je me contenterai d'en souligner les quelques aspects utiles pour mon examen actuel<sup>14</sup>. D'abord, on peut remarquer que la question de la vérité et de la fausseté, dans le cadre du σημαίνειν, ne se pose que sur le plan du discours, c'est-à-dire de l'union de noms et de verbes, ce que l'on avait par ailleurs déjà constaté en 262e9-10, où l'Étranger avait affirmé que vrai et faux ne sont que des déterminations qualitatives du λόγος ; ensuite, la vérité ou la fausseté d'un discours dépendent de la reproduction correcte ou incorrecte des

relations entre les choses et les actions dont il parle, si le discours vrai est celui « qui dit les choses qui sont comme elles sont », alors que le discours faux est celui « qui dit des choses différentes de celles qui sont », autrement dit des choses qui, tout en étant des choses qui sont, sont cependant dites différemment de ce qu'elles sont ; par conséquent, ce sont les liens prédicatifs établis dans le discours qui peuvent être vrais ou faux, s'ils correspondent ou s'ils ne correspondent pas à des relations entre les choses et les actions, ce qui fait que signifier « ce qui est vrai » consiste à prédiquer correctement, c'est-à-dire à poser dans le λόγος des liens prédicatifs qui reproduisent correctement les relations entre des choses existantes, tandis que signifier « ce qui est faux » consiste à prédiquer incorrectement, c'est-à-dire à poser dans le λόγος des liens prédicatifs qui ne reproduisent pas correctement les relations entre des choses existantes. À partir de cette reconstruction schématique, je vais maintenant examiner certaines des difficultés qui subsistent dans la théorie platonicienne du λόγος et de la signification dans la section du *Sophiste* que j'ai considérée.

## « Nommer », « dire », « signifier » : parler de « quelque chose » et « autour de quelque chose »

- 12 Une première difficulté, mineure, se pose dans les lignes 262c2-4, où l'Étranger déclare que, dans les deux cas d'une succession de noms ou d'une succession de verbes,
- « les termes prononcés ne révèlent, ni d'une manière ni d'une autre, aucune action ni aucune inaction, aucune réalité qui est ni aucune réalité qui n'est pas, avant que l'on n'associe les verbes aux noms »<sup>15</sup>
- 13 Le point général nous est déjà clair : une série de noms ou une série de verbes prononcés les uns après les autres ne font pas un discours, car il faut qu'il y ait au moins une conjonction d'un nom et d'un verbe, comme c'est le cas dans l'exemple que l'Étranger introduit juste après : « un homme apprend » (ἄνθρωπος μαθησάνει, 262c9). Mais comment peut-il soutenir que les deux séries, des noms et des verbes respectivement, ne signifient par elles-mêmes « aucune action ni aucune inaction, aucune réalité qui est ni aucune réalité qui n'est pas », s'il est vrai que, comme on vient de le montrer, les termes linguistiques, désormais regroupés en noms et verbes, même s'ils ne sont pas conjoints dans un lien prédicatif, et qu'ils ne forment donc pas un discours, signifient quand même, car ils révèlent les choses et les actions singulières dont ils sont, tous et chacun, les noms et les verbes ? Ne devrait-on pas en déduire que l'Étranger se contredit, s'il affirme que les séquences « marche, court, dort » et « lion, cerf, cheval » ne révèlent, *ni l'une ni l'autre*, une « action » ou une « inaction », une « réalité qui est » ou une « réalité qui n'est pas », et qu'elles ne signifient donc rien ? La solution de ce problème réside dans la traduction et l'interprétation de l'expression οὔτε οὕτως οὔτ'ἐκείνως en 262c1, qu'il faut comprendre en un sens disjonctif pour supprimer toute ambiguïté : il n'est pas question d'en tirer que les séquences « marche, court, dort » et « lion, cerf, cheval » n'indiquent *en aucune manière*, c'est-à-dire *les deux prises ensemble*, une « action » ou une « inaction », une « réalité qui est » ou une « réalité qui n'est pas » ; mais que, *prises séparément*, elles n'indiquent, *l'une* ou *dans le premier cas* – « lion, cerf, cheval » – aucune « action » ni aucune « inaction », *l'autre* ou *dans le second cas* – « marche, court, dort » – aucune « réalité qui est » ni aucune « réalité qui n'est pas », ce qui correspond aux modes de signification de termes linguistiques déjà examinés, car aucune action (ou inaction) n'est signifiée par un nom et aucune réalité qui est (ou qui n'est pas) n'est signifiée par un



verbe, un nom signifiant nécessairement une réalité ou une chose, un verbe signifiant nécessairement une action.

- 14 Cela nous amène à revenir, en 262d4-6, sur la différence entre « nommer » (ὀνομάζειν) et « dire » (λέγειν), le premier verbe déployant l'aptitude à signifier des termes linguistiques, le second celle du discours, car les termes linguistiques ne font que révéler les choses ou les actions qu'ils « nomment », alors qu'un discours ne se limite pas à « nommer », mais il « dit », c'est-à-dire qu'il produit la combinaison ou la connexion (πλέγμα) entre un nom et un verbe, autrement dit le lien prédicatif qui révèle la relation entre la chose et l'action dont il parle : « nommer » c'est donc renvoyer à une chose ou à une action singulière ; « dire » c'est renvoyer à une relation entre une chose et une action. On est en droit de se demander si ces deux aptitudes sont réciproquement exclusives, si, en d'autres termes, « nommer » et « dire » sont le propre, l'un, des termes linguistiques, l'autre, du discours seulement. Car s'il est évident que les termes linguistiques par eux-mêmes ne parviennent pas à « dire », parce qu'ils n'établissent aucune combinaison ou connexion entre eux et qu'ils ne signifient donc que singulièrement, pour ce qui est du discours l'Étranger répète deux fois qu'il « ne nomme pas seulement » (οὐκ ὀνομάζει μόνον, 262d3 ; οὐ μόνον ὀνομάζειν, 262d5), mais qu'il « dit » (λέγειν). Cela ne me paraît cependant pas impliquer que le fait de « dire » soit, pour le discours, un *plus* qui s'ajoute au fait de « nommer », car « dire » consiste à « combiner les verbes avec les noms » (συμπλέκων τὰ ῥήματα τοῖς ὀνόμασι, 262d4), et « discours » c'est le nom « que nous avons attribué à cette connexion » (τῷ πλέγματι τοῦτω τὸ ὄνομα ἐφθεγξάμεθα λόγον, 262d6) ; que cette connexion qu'est le discours soit composée de noms et verbes, qui, eux, « nomment », ne comporte pas qu'elle possède elle aussi cette aptitude, mais qu'elle peut « dire », c'est-à-dire « combiner les verbes avec les noms », justement en raison des termes qui la composent. Bref, les termes linguistiques qui forment un discours, noms et verbes, « nomment », mais ne « disent » pas, dans la mesure où ils révèlent des choses et des actions, et ils le font par eux-mêmes, pris singulièrement ou dans le cadre d'un discours, tandis qu'un discours « dit », et ne « nomme » pas, dans la mesure où il révèle la relation entre la chose et l'action « nommées » par le nom et le verbe combinés dans le lien prédicatif, et il le fait par lui-même, en tant que discours, même si cela lui est possible précisément parce qu'il est composé de termes linguistiques, nom et verbe, qui « nomment » la chose et l'action dont il révèle la relation par le lien prédicatif.
- 15 Or, si les termes linguistiques « nomment », mais qu'ils ne « disent » pas, c'est-à-dire qu'ils ne combinent pas noms et verbes dans des liens prédicatifs qui révèlent autant des relations entre des choses et des actions, car ils se bornent à révéler les choses et les actions mêmes, prises une à une, et que la distinction entre vérité et fausseté ne se situe, comme on le sait, que sur le plan du λόγος (262e9-10 et 263b2 et ss.), car elle dépend de la reproduction, correcte ou incorrecte, des relations entre les choses et les actions dans la combinaison ou la connexion de noms et verbes par le lien prédicatif, il en résulte évidemment que le critère de vérité ainsi établi pour le λόγος ne s'applique pas aux termes linguistiques, pour lesquels le problème de la vérité ou de la fausseté ne se pose pas, et qui ne peuvent donc pas être vrais ou faux. Cette conclusion n'est cependant pas surprenante, car l'aptitude à signifier des termes linguistiques, qui consiste à « nommer », se déploie dans la révélation de choses ou actions, ce qui fait qu'ils ne peuvent que révéler des choses ou des actions qui sont, car, dans le cas contraire, les termes linguistiques se réduiraient à des sons inarticulés, qui ne révéleraient rien dans la

mesure où il n'existerait rien à révéler. Mais si les termes linguistiques ne font que signifier quelque chose qui est, chose ou action, ils ne pourront pas être vrais ou faux, car, si l'on situait la vérité dans le terme linguistique qui signifie quelque chose qui est, il faudrait par voie de conséquence situer la fausseté dans le terme linguistique qui signifie quelque chose qui n'est pas, ce qui est impossible. L'aptitude à signifier des termes linguistiques, noms et verbes, n'est donc pas affectée par la détermination de la vérité ou de la fausseté, et elle ne comporte donc pas de distinction entre vrai et faux, car elle implique simplement l'indication de l'être ou du non être de ce qui est signifié, de manière que, si ce dernier existe, un terme linguistique lui correspond nécessairement, alors que, s'il n'existe pas, rien ne lui correspond, c'est-à-dire que ce qui lui correspond sur le plan du langage ne sera qu'un son inarticulé et donc non signifiant ou le silence pur et simple. Une telle conclusion n'a évidemment pas lieu, on l'a vu, dans le cas du λόγος, dont l'aptitude à signifier, qui consiste à « dire », se déploie dans la révélation des relations entre des choses et des actions dans la combinaison ou la connexion de noms et verbes par le lien prédicatif, car cette combinaison ou connexion peut bien reproduire correctement ou incorrectement ces relations sans mettre en cause l'existence ou la non existence des choses et des actions dont elle reproduit justement les relations : cette combinaison ou connexion de noms et verbes qu'est le λόγος sera donc vraie si elle reproduit les relations entre les choses et les actions dont elle parle « comme elles sont », tandis qu'elle sera fautive si elle les reproduit « différemment de ce qu'elles sont », la vérité et la fausseté concernant ici non pas l'être ou le non être de quelque chose, mais les modalités de reproduction par le lien prédicatif des relations entre des choses et des actions qui, toutes, sont. Voilà en quel sens la vérité et la fausseté, pour un discours, se présentent comme une « détermination qualitative » ou comme une « qualité » (ποιόν τινα, 262e9), autrement dit comme autant de « modes » de signification ou de référence à ses objets, dont l'existence n'est pourtant pas en question<sup>16</sup>.

- <sup>16</sup> Il resterait à se demander si, lorsqu'un discours combine un nom et un verbe qui révèlent une chose et une action qui, bien qu'étant, n'entretiennent aucune relation entre elles, on ne se retrouverait pas confronté à nouveau à l'aporie suscitée par le constat que l'objet de ce discours, c'est-à-dire cette relation même qu'il signifie et dont il pose qu'elle est, en réalité n'est pas. Mais Platon ne paraît pas avoir envisagé explicitement cette possibilité, sans doute parce qu'elle n'implique pas la non existence des objets dont le discours parle, mais simplement de la relation entre eux, l'existence des objets mis en relation étant probablement considérée comme suffisante pour garantir les conditions de signification du discours. Mais peut-on vraiment admettre que, pour un discours, poser une relation qui n'existe pas entre des objets existants ne revient qu'à dire ces objets « différemment de ce qu'ils sont », si cette relation qui n'existe pas entre des objets existants est le contenu propre signifié par le discours ? En d'autres termes, peut-on vraiment admettre, en de telles conditions, que la vérité et la fausseté d'un discours ne sont que des « modes » de signification qui ne remettent pas en cause l'existence de ce qui est signifié ? Pour essayer de préciser ce point, je reprendrai très rapidement les exemples de discours vrai et de discours faux qui ont été proposés par l'Étranger en 263a2 et 263a9 : « Théétète est assis » et « Théétète, avec qui je parle maintenant, vole ». Le premier discours combine un nom, « Théétète », et un verbe, « est assis », qui révèlent respectivement une chose, « l'homme Théétète », et une action, « être assis », qui sont, en signifiant par le lien prédicatif établi dans la combinaison « Théétète est assis » une relation entre « l'homme Théétète » et « être assis » qui existe, parce que l'« homme » qu'est Théétète, ou la

« forme de l'homme » si on veut, est réellement en relation avec « être assis », ou la « forme d'être assis », étant donné qu'un « homme » peut certainement « être assis », parce que la « forme de l'homme » participe de la « forme d'être assis » ; de surcroît, ce discours est vrai, dans la mesure où maintenant « l'homme Théétète » est effectivement « assis », ce qui fait qu'il signifie une relation qui non seulement existe, mais qui se pose actuellement. Or, si le discours faux est en revanche celui qui dit les relations entre des choses et des actions « différemment de ce qu'elles sont », on s'attendrait à un exemple du genre « Théétète marche », qui combine lui aussi un nom, « Théétète », et un verbe, « marche », qui révèlent respectivement une chose, « l'homme Théétète », et une action, « marcher », qui sont, en signifiant par le lien prédicatif établi dans la combinaison « Théétète marche » une relation entre « l'homme Théétète » et « marcher » qui existe, parce que l'« homme » qu'est Théétète, ou la « forme de l'homme » si on veut, est réellement en relation avec « marcher », ou la « forme de marcher », étant donné qu'un « homme » peut certainement « marcher », parce que la « forme de l'homme » participe de la « forme de marcher » ; cependant, ce discours serait faux, dans la mesure où maintenant « l'homme Théétète » est effectivement « assis », ce qui fait qu'il signifie une relation qui existe, mais qui ne se pose pas actuellement. En revanche, le discours « Théétète, avec qui je parle maintenant, vole » combine un nom, « Théétète », et un verbe, « vole », qui révèlent respectivement une chose, « l'homme Théétète », et une action, « voler », qui sont, en signifiant par le lien prédicatif établi dans la combinaison « Théétète vole » une relation entre « l'homme Théétète » et « voler » qui n'existe pas, parce que l'« homme » qu'est Théétète, ou la « forme de l'homme » si on veut, n'est pas en relation avec « voler », ou la « forme de voler », étant donné qu'un « homme » ne peut certainement pas « voler », parce que la « forme de l'homme » ne participe pas de la « forme de voler » ; et l'on n'a même pas besoin de vérifier si maintenant « l'homme Théétète » vole effectivement, tout simplement parce que cette relation, étant impossible, n'existe pas. Ne devra-t-on pas en conclure que, dans ce dernier cas, le discours faux signifie quelque chose qui non seulement est « différent de ce qui est », mais « qui n'est pas » à proprement parler, en retombant dans l'aporie à laquelle on avait échappé à propos des termes linguistiques, selon laquelle il est impossible de signifier ou de révéler ce qui n'est pas ?

- 17 Je laisse pour le moment de côté cette question redoutable parce qu'elle se relie peut-être, en quelque sorte, à la dernière difficulté que j'ai cru détecter dans la section du *Sophiste* examinée et que je vais aborder maintenant. On sait que l'Étranger a affirmé en 262e6-7 qu'un λόγος doit être τινός, « de quelque chose », puisqu'il est impossible qu'il ne soit de rien (μη δὲ τινὸς ἄδύνατον), et qu'il ne se réfère donc à aucune chose ; et il répète peu après (262e13-15, 263a5-6 et 263a10-11), qu'un λόγος non seulement doit être « de quelque chose », mais aussi « autour de quelque chose » (περί τινος). Or, sur la base de tout ce qui précède, et notamment de l'aptitude à signifier d'un discours, qu'est-ce que c'est ce quelque chose « dont » il y a discours ? Et quelle différence établit l'Étranger entre le quelque chose « dont » il y a discours et le quelque chose « autour duquel » le discours est ? En d'autres termes, comment comprendre ces deux constructions avec le génitif (λόγος τινός) et avec περί plus génitif ? On voit bien comment la réponse à ces questions est strictement liée au problème que je viens de discuter de la nature de ce qui est signifié par le discours, c'est-à-dire de ce qu'il révèle par la combinaison ou la connexion de noms et verbes dans le lien prédicatif. Si l'on considère que Théétète déclare (263a6 et 263a10-11) que les exemples de discours vrai et faux introduits par

l'Étranger sont « autour de moi » et « de moi » (περὶ ἐμοῦ τε καὶ ἐμός), il est clair que ces constructions impliquent toutes les deux une référence au sujet du discours, s'il est vrai que, dans les deux cas, le discours est dit « de Théétète » et « autour de Théétète ». Mais quels genres de référence impliquent-elles, si, bien entendu, elles ne sont pas synonymes ? Il faut d'abord remarquer qu'au début de cette séquence (262e6-7, puis e14), l'Étranger s'était limité à affirmer que le λόγος doit être « de quelque chose », en ne précisant que quelques lignes plus bas (263a5), et assez abruptement, que, d'un λόγος, il convient de montrer aussi bien « autour de qui » que « de qui » il est, ce que Théétète fait juste après, comme s'il y avait une sorte de progression de l'indication du quelque chose « dont » il y a discours à l'indication du quelque chose « autour duquel » le discours est. C'est peut-être l'une des considérations qui ont amené un certain nombre de commentateurs à défendre la thèse, qui est majoritaire, selon laquelle le quelque chose « dont » il y a discours serait le sujet du discours, c'est-à-dire la chose qui est révélée par le nom, alors que l'expression « autour de quelque chose » indiquerait son prédicat verbal, c'est-à-dire l'action qui est révélée par le verbe : on pourrait ainsi comprendre que les deux λόγοι mentionnés ici sont « de Théétète » et « autour de Théétète », dans la mesure où ils prennent « Théétète » comme sujet dont ils prédisent une certaine condition ou action et cette condition ou action comme prédicat verbal qu'ils prédisent du sujet<sup>17</sup>. Mais si cette lecture paraît raisonnable en ce qui concerne l'interprétation de l'expression λόγος τινός, elle me semble en revanche très peu plausible pour ce qui est de l'expression λόγος περί τινος, dont on voit mal comment elle pourrait renvoyer à un verbe qui révèle une condition ou une action du sujet, d'autant plus qu'elle consiste en une préposition et en un nom, et que la réponse donnée ici à la question de savoir ce « autour de quoi » est le discours n'est rien d'autre que le sujet même de ce discours, « Théétète » ; on voit mal, en d'autres termes, pourquoi l'Étranger devrait utiliser, au lieu d'un renvoi explicite à un verbe, dont l'emploi en connexion avec un nom a été explicitement posé comme essentiel pour la construction du discours, une périphrase ambiguë ; plus encore, pourquoi devrait-il évoquer la condition ou l'action d'un sujet en faisant référence, aussi obscurément, à ce qui est « autour de lui ». On peut alors supposer, pour éviter cette issue paradoxale, que le περί τινος ne renvoie pas au verbe employé dans le λόγος, mais plutôt à son argument, de sorte qu'un λόγος serait « de » son sujet et « à propos » de son sujet, dont non seulement il poserait l'existence, mais il présenterait aussi la condition exprimée par un verbe<sup>18</sup>. Cela est sans doute moins improbable, mais ces lectures du passage du *Sophiste* me semblent improprement conditionnées par l'exposition qui précède de la théorie platonicienne du λόγος et de son aptitude à signifier, car elles s'obstinent à comprendre les expressions λόγος τινός et περί τινος comme s'il fallait absolument les reconduire, l'une et l'autre, aux noms et aux verbes dont le λόγος se compose. Or, non seulement cela n'est pas indispensable, mais il est même en quelque sorte déconseillé par le texte, car on constate qu'une fois complétée la discussion sur la nature et la structure du λόγος et sur son aptitude à signifier, en 262e3, lorsque l'Étranger s'attache à examiner la question du λόγος τινός en 262e6-7 (puis du λόγος περί τινος en 263a5-6), il la soulève comme un nouveau, bien que petit, point de l'analyse qui va s'ajouter à ce qui précède (ἔτι δὴ σμικρὸν τόδε « au fait, encore un détail », 262e4).

18 Reprenons donc sur la base de cette prémisse, qui nous permet de mieux situer l'enquête sur les expressions λόγος τινός et περί τινος par rapport à la théorie du λόγος, en reconnaissant d'abord que le « quelque chose » dont le discours est ne coïncide pas avec

ce que le discours « dit » et « signifie », c'est-à-dire la combinaison ou la connexion de noms et verbes qui révèle la relation entre choses et actions, car autrement la réponse de Théétète serait ici erronée, si le « quelque chose » dont le discours est c'est « Théétète », qui est un individu dont le nom ne peut qu'être le sujet du discours, indiqué par un génitif objectif (ou par un adjectif possessif, ἔμός, en 263a6 et 263a10) qui en souligne la position de « porteur » ou d'« agent » de ce que le discours « dit » et « signifie ». Il faut donc en tirer la conclusion que, dans le cadre général de la conception du discours et de son aptitude à signifier, l'Étranger invite maintenant Théétète à fournir des précisions supplémentaires. La première de ces précisions revient à admettre que l'expression λόγος τινός renvoie au sujet du λόγος et que le « quelque chose » dont le discours est, qui coïncide avec son sujet, existe, car aucun discours ne serait autrement possible (μη δὲ τινὸς ἀδύνατον, 262e6-7). Passons alors à l'expression λόγος περί τινος, dont on a constaté qu'elle est beaucoup moins claire. Je crois qu'un éclaircissement nous est donné en 263b11-12, où l'Étranger explique à Théétète le caractère du discours faux (« Théétète, avec qui je parle maintenant, vole »), qui, comme on le sait, dit « des choses qui sont, différentes de celles qui sont » (ὄντων δὲ γε ὄντα ἕτερα) « à propos de » ou « autour de » Théétète (περὶ σοῦ), en ajoutant que l'examen précédent a déjà montré que, « à propos de » ou « autour de » chaque chose (περὶ ἕκαστον), il y a beaucoup de choses qui sont et beaucoup de choses qui ne sont pas. Si la construction περὶ avec accusatif (περὶ ἕκαστον) remplace ici la construction περὶ avec génitif (περὶ σοῦ), comme je le pense, l'Étranger entend rappeler la conclusion à laquelle il était parvenu en 259b4-7 sur la base de la reconstruction de la κοινωνία τῶν γενῶν, qui fait que, pour chaque genre et pour l'être lui-même, il y a beaucoup d'être et beaucoup de non être, dans la mesure où chaque genre et l'être lui-même sont, mais, par leur communication avec le genre de l'autre, ne sont pas tous les autres genres dont ils sont réellement différents, mais avec qui ils entretiennent quand même des relations, justement, d'altérité. De même, dans le cas du discours, « à propos de » chaque chose, c'est-à-dire de chaque sujet, il y a beaucoup de choses qui sont, c'est-à-dire tous les genres dont il participe et qui correspondent à toutes les actions révélées par les verbes que l'on peut prédiquer correctement de lui, tandis qu'il y a beaucoup de choses qui ne sont pas, c'est-à-dire tous les genres qui sont eux aussi, mais dont il ne participe pas et qui correspondent à toutes les actions révélées par les verbes que l'on ne peut pas prédiquer correctement de lui. Je suggère par conséquent que l'expression περί τινος, pour un λόγος, indique l'ensemble de tous les verbes qui peuvent être prédiqués, correctement ou incorrectement, d'un nom, c'est-à-dire l'ensemble des toutes les actions qui peuvent être mises en relation, correctement ou incorrectement, avec une chose, qui correspondent à l'ensemble des formes ou genres dont le sujet du discours participe ou ne participe pas. Il ne s'agirait donc pas d'évoquer, par l'expression λόγος περί τινος, le verbe qui est prédiqué du sujet du λόγος, et donc l'action qui est révélée par ce verbe, mais tous les verbes qui peuvent être prédiqués de lui, correctement ou incorrectement, et donc toutes les actions révélées par ces verbes, c'est-à-dire toutes les choses qui sont – ou tout l'être – et toutes les choses qui ne sont pas – ou tout le non être – pour le sujet du λόγος. Les λόγοι « Théétète est assis » et « Théétète, avec qui je parle maintenant, vole » seraient donc τινός, « de quelque chose », c'est-à-dire du sujet « Théétète », qui est, et qui ne peut pas ne pas être, car autrement aucun discours ne serait possible dans la mesure où, en l'absence d'un nom en position de sujet qui révèle une chose existante (Théétète), on ne disposerait plus de la connexion ou de la combinaison d'un nom et d'un verbe qu'est le discours ; et ils seraient περί τινος, « à

propos de » ou « autour de » quelque chose, c'est-à-dire du sujet « Théétète », dans la mesure où ils se réfèrent non pas à un verbe seulement (« être assis » ou « voler »), mais à l'ensemble de tous les verbes qui peuvent être prédiqués, correctement ou incorrectement, du sujet « Théétète », et donc à l'ensemble de toutes les actions révélées par ces verbes, c'est-à-dire toutes les choses qui sont – ou tout l'être – et toutes les choses qui ne sont pas – ou tout le non être – pour le sujet « Théétète ». Cela explique pourquoi le  $\tau\iota$  en question coïncide, dans les deux cas, avec « Théétète », c'est-à-dire avec le nom qui figure dans le λόγος, et non pas avec un verbe particulier, car le nom « Théétète » apparaît dans le premier cas (celui du λόγος τινός) en position de sujet, dans le second (celui du λόγος περί τινος) comme référent de tous les verbes qui peuvent être prédiqués de lui dans le λόγος, correctement ou incorrectement, et qui révèlent tous des actions existantes.

- 19 Dire ce qui est vrai, ou prédiquer correctement un verbe d'un sujet, c'est donc signifier une relation entre une chose existante et l'une des actions qui existent, qui en plus, pour la chose en question, est, c'est-à-dire que le mode de cette relation correspond à la réalité ; tandis que dire ce qui est faux, ou prédiquer incorrectement un verbe d'un sujet, c'est en revanche signifier une relation entre une chose existante et l'une des actions qui existent, qui, pour la chose en question, n'est pas, c'est-à-dire que le mode de cette relation ne correspond pas à la réalité. Ce qui est signifié dans les deux discours est en tout cas une relation entre des choses et des actions existantes, dont il faut cependant examiner les modes, en vérifiant si elle correspond ou si elle ne correspond pas à la réalité. En d'autres termes, dans le discours faux « Théétète, avec qui je parle maintenant, vole », on signifie bien une relation entre une chose, « Théétète », et une action, « voler », qui existent toutes les deux, et cette relation aussi existe, dans la mesure où elle révèle quelque chose, c'est-à-dire que « Théétète vole », mais ce qui est signifié diffère de ce qui « est » pour Théétète, car l'action de « voler » ne lui appartient pas. Ce n'est donc pas une relation qui n'existe pas, mais simplement qui n'est pas parmi celles que Théétète peut entretenir, ou pour le dire autrement, c'est une relation qui existe, mais qui est une relation de différence par rapport à celles que Théétète établit effectivement.
- 20 C'est peut-être la seule manière de sauver Platon de lui-même : s'il en a besoin, bien entendu.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Ademollo, Francesco (2015), "Names, Verbs, and Sentences in Ancient Greek Philosophy", in *Linguistic Content. New Essays on the History of Philosophy of Language*, ed. by Margaret Cameron and Robert J. Stainton, Oxford, Oxford Univ. Press, p. 33-54.

Cavini, Walter (2009), « L'ordito e la trama. Il Sofista platonico e la tessitura del λόγος », *Dianoia* 14, p. 9-25.

Platon (1993), *Le Sophiste*, traduction inédite, introduction et notes par Nestor Luis Cordero, Paris, GF-Flammarion.

- (2008), *Sofista*, a cura di Bruno Centrone, Torino, Einaudi.
- Courtine, Jean-François (2013), *Archéo-Logique. Husserl, Heidegger, Patočka*, Paris, PUF.
- Crivelli, Paolo (2012), *Plato's account of falsehood. A study of the Sophist*, Cambridge, Cambridge Univ. Press.
- De Rijk, Lambertus Marie (1986), *Plato's Sophist. A Philosophical Commentary*, Amsterdam-Oxford-New York, North Holland, 1986.
- Frede, Michael (1992), "Plato's Sophist on false statements", in *The Cambridge Companion to Plato*, ed. by Richard Kraut, Cambridge, Cambridge Univ. Press, p. 397-424.
- Fronterotta, Francesco (2007), *Sofista*, a cura di Francesco Fronterotta, Milano, BUR, 2007.
- (2013), "Theatetus sits, Theatetus flies. Ontology, Predication and Truth in Plato's Sophist 263 a-d", in *Plato's Sophist Revisited*, ed. by B. Bossi and Th. M. Robinson, Berlin, De Gruyter, p. 205-223.
- Heidegger, Martin (2001), *Platon : Le Sophiste*, Cours de Marbourg, semestre d'hiver 1924-1925, édité par I. Schlüssler traduit de l'allemand par Jean-François Courtine, Pascal David, Dominique Pradelle, Philippe Quesne, sous la responsabilité de Jean-François Courtine et Pascal David, Paris, Gallimard, 2001.
- Hoekstra, Marieke & Frank Scheppers (2003), « Όνομα, ῥῆμα et λόγος dans le Cratyle et le Sophiste de Platon: Analyse du lexique et analyse du discours », *L'Antiquité classique* 72, p. 55-73.
- Moravcsik, Julius Matthew Emil (1958), "Mr. Xenakis on truth and meaning", *Mind* 67, p. 533-537.
- Seligman, Paul (1974), *Being and not-being. An introduction to Plato's Sophist*, The Hague, Nijhoff.
- Swiggers, Pierre (1984), « Théorie grammaticale et définition du discours dans le Sophiste de Platon », *Les Études classiques* 52, p. 15-17.
- Xenakis Jason (1957), "Plato on statement and truth-value", *Mind* 66, p. 165-72.
- (1959), "Plato's Sophist: a defense of negative expressions and a doctrine of sense and truth", *Phronesis* 4, p. 29-43.

## NOTES

1. Pour une présentation d'ensemble du contexte et du déroulement de cette section du *Sophiste* je me permets de renvoyer à Francesco Fronterotta (2007), *Platone, Sofista*, Milano, BUR, p. 112-129.
2. « εἴτε πάντα ἀλλήλοις συναρμόττει εἴτε μηδέν, εἴτε τὰ μὲν ἐθέλει, τὰ δὲ μή »
3. « τὰ μὲν ἐφεξῆς λεγόμενα καὶ δηλοῦντά τι συναρμόττει, τὰ δὲ τῆ συνεχείᾳ μηδὲν σημαίνοντα ἀναρμοστεῖ ».
4. Sur la distinction entre ὄνομα et ῥῆμα, et sur le sens qu'il faut attribuer à ces termes, dans le *Sophiste* et dans le corpus platonicien en général, cf. Pierre Swiggers (1984), *Théorie grammaticale et définition du discours dans le Sophiste de Platon*, *Les Études classiques*, 52, p. 15-17 ; Michael Frede (1992), *Plato's Sophist on false statements*, in *The Cambridge Companion to Plato*, ed. by Richard Kraut, Cambridge, Cambridge Univ. Press, p. 397-424 ; et Paolo Crivelli (2012), *Plato's account of falsehood. A study of the Sophist*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, p. 223-224.
5. Voir aussi pour cette reconstruction les remarques de Marieke Hoekstra - Frank Scheppers (2003), *Όνομα, ῥῆμα et λόγος dans le Cratyle et le Sophiste de Platon : Analyse du lexique et analyse du discours*, *L'Antiquité classique* 7, p. 55-73.

6. Cette expression soulève évidemment un problème, car, si l'οὐσία est précisément l'« essence » ou la « réalité » de quelque chose, ou un « être » tout court, et que le verbe être est pris ici dans son sens existentiel, il sera respectivement pléonastique et contradictoire de poser « une réalité qui est » et « une réalité qui n'est pas » ; je pense cependant que Platon entend simplement soutenir qu'une succession de noms ou de verbes respectivement ni affirme ni ne nie aucune chose ou action – parce qu'elle ne signifie justement rien – et non pas qu'elle n'est pas en mesure d'indiquer une chose qui est ou qui n'est pas. Voir aussi Bruno Centrone (2008), *Platone, Sofista*, Torino, Einaudi, p. 223, n. 148.
7. Cf. Paolo Crivelli (2012), *Plato's account of falsehood*, p. 227-233, et l'excellente synthèse de Francesco Ademollo (2015), « Names, Verbs, and Sentences in Ancient Greek Philosophy », in *Linguistic Content. New Essays on the History of Philosophy of Language*, ed. by Margaret Cameron and Robert Stainton, Oxford, Oxford Univ. Press, p. 33-54.
8. En ce qui concerne la question de la structure et de l'ordre (symétriques ou asymétriques) de cette combinaison des verbes et des noms qu'est le λόγος, on se reportera aux articles de Marieke Hoekstra & Frank Scheppers (2003), *Όνομα, ῥῆμα et λόγος dans le Cratyle et le Sophiste de Platon: Analyse du lexique et analyse du discours*, p. 67, et de Walter Cavini (2009), *L'ordito e la trama. Il Sofista platonico e la tessitura del λόγος*, *Dianoia* 14, p. 9-25.
9. Pour le sens du verbe περαίνω, et son emploi dans ce passage en relation au λόγος, voir Lambertus M. De Rijk (1986), *Plato's Sophist. A Philosophical Commentary*, Amsterdam-Oxford-New York, North Holland, p. 309-312, et Bruno Centrone (2008), *Platone, Sofista*, p. 223-224, n. 149.
10. Je renvoie sur ce point à Francesco Fronterotta (2013), « Theatetus sits, Theatetus flies. Ontology, Predication and Truth in Plato's *Sophist* 263 a-d », in *Plato's Sophist Revisited*, ed. by Beatriz Bossi and Thomas M. Robinson, Berlin, De Gruyter, p. 205-223.
11. Le verbe λέγω évoque donc en même temps ici, comme l'implique son étymologie, le fait de « dire » quelque chose et de « réunir » ou « relier » des parties ou des termes différents dans un discours : cf. Paul Seligman (1974), *Being and not-being. An introduction to Plato's Sophist*, The Hague, Nijhoff, p. 101, et Nestor Luis Cordero (trad. inédite, intr. et notes) (1993), *Platon, Le Sophiste*, Paris, GF-Flammarion p. 274, n. 367.
12. Voir sur ce point la discussion entre Jason Xenakis (1957), « Plato on statement and truth-value », *Mind* 66, p. 165-172, et Julius Matthew Emil Moravcsik (1958), « Mr. Xenakis on truth and meaning », *Mind* 67, p. 533-37, avec la réplique de Jason Xenakis (1959), « Plato's Sophist: a defense of negative expressions and a doctrine of sense and truth », *Phronesis* 4, p. 29-43.
13. « θάτερα ὡς τὰ αὐτὰ καὶ μὴ ὄντα ὡς ὄντα ... ἡ τοιαύτη σύνθεσις ἔκ τε ῥημάτων γιγνομένη καὶ ὀνομάτων ὄντως τε καὶ ἀληθῶς γίνεσθαι λόγος ψευδῆς » (263d1-4).
14. Je renvoie encore une fois, pour une présentation d'ensemble des différentes positions défendues par les commentateurs sur ce critère de vérité et sur la distinction entre discours vrai et discours faux, à Francesco Fronterotta (2007), *Platone, Sofista*, p. 480-491, n. 281-290.
15. « οὐδεμίαν γὰρ οὔτε οὕτως οὔτ' ἐκείνως πρᾶξιν οὐδ' ἀπραξίαν οὐδὲ οὐσίαν ὄντος οὐδὲ μὴ ὄντος δηλοῖ τὰ φωνηθέντα, πρὶν ἂν τις τοῖς ὀνόμασι τὰ ῥήματα κερᾶση »
16. Voir encore, dernier en date, Paolo Crivelli (2012), *Plato's account of falsehood*, p. 249-252.
17. C'est par exemple la position récemment défendue par Bruno Centrone (2008), dans *Platone, Sofista*, p. 225-226, n. 150 ; cf. aussi Michael Frede (1992), *Plato's Sophist on false statements*, p. 416.
18. C'est la thèse avancée par Martin Heidegger dans son cours sur le *Sophiste* prononcé à Marbourg en 1924-1925, qui occupe le volume 19 de la *Gesamtausgabe* (Frankfurt a. M., Vittorio Klostermann, 1992 ; trad. fr. par Jean-François Courtine, Pascal David, Dominique Pradelle, Philippe Quesne, sous la responsabilité de Jean-François Courtine et Pascal David, Paris, Gallimard, 2001) ; je dépends entièrement sur ce point des explications détaillées de Jean-François Courtine (2013), *Archéo-Logique. Husserl, Heidegger, Patočka*, Paris, PUF, p. 81-106.



---

## RÉSUMÉS

Dans cet article, j'examine la conception platonicienne du λόγος, en *Sophiste* 261d-262e, en tant que succession (συνέχεια) « signifiante » de ὄνομα et ῥῆμα, par un commentaire du passage cité du dialogue. Je discute particulièrement les points suivants : 1. Pourquoi « les termes prononcés », dans les cas d'une succession de noms ou d'une succession de verbes, n'indiquent aucune action ni aucune inaction (οὐδεμίαν ... πράξιν οὐδ' ἀπραξίαν), aucune réalité qui est ni aucune réalité qui n'est pas (οὐδὲ οὐσίαν ὄντος οὐδὲ μὴ ὄντος, 262c2-4) ? 2. Quelle est la différence entre « nommer » (ὀνομάζειν) et « dire » (λέγειν), en 262d4-6 ? 3. Quelle est la différence des constructions : λόγος περὶ + génitif et λόγος + génitif, en 262e-263a ? 4. Plus généralement : est-ce que le critère de vérité du discours établi en 263b-d est valide, rétrospectivement, pour toute forme de σημαίνειν, y compris le ὀνομάζειν ?

In this article I examine Plato's conception of λόγος, as a significant sequence (συνέχεια) of ὄνομα and ῥῆμα, with a detailed commentary of *Sophist* 261d-262e. I particularly discuss the following points: 1. Why the linguistic terms, in the case of a sequence of nouns or of a sequence of verbs, do not indicate any action or any absence of action (οὐδεμίαν ... πράξιν οὐδ' ἀπραξίαν), any reality that is or any reality that is not (οὐδὲ οὐσίαν ὄντος οὐδὲ μὴ ὄντος, 262c2-4) ? 2. What is the difference between “naming” (ὀνομάζειν) and “saying” (λέγειν) in 262d4-6 ? 3. What is the difference between the constructions: λόγος περὶ + genitive and λόγος + genitive in 262e-263a ? 4. More generally: is the truth criterion of λόγος established in 263b-d valid, retrospectively, for every form of σημαίνειν, including the ὀνομάζειν ?

## INDEX

**Mots-clés** : Platon, Sophiste, λόγος, signification, vérité

**Keywords** : Plato, Sophist, λόγος, meaning, truth

## AUTEUR

FRANCESCO FRONTEROTTA

Sapienza Università di Roma